

La traduction de la littérature orale amazighe : quel modèle traductionnel ?

Jamal Jabali

Doctorant à l'Université Mohammed V
Faculté des Sciences de l'Education, Souissi- Rabat

في هذه المقالة نريد ان نعرف ما إذا كانت ترجمة الأدب الشفاهي الأمازيغي المغربي تهتم فقط بتحويل المعاني، أم هي ترجمة يمكن اعتبارها إبداعاً وولادة عمل أدبي جديد يحمل قيم جمالية جديدة، تندرج في سياق اللغة و الثقافة المستقبلية كالعربية و / أو الفرنسية.

لهذا تندرج مقالتنا هاته في إطار منهجي وصفي، ثم سنتبنى بعد ذلك مقارنة تحليلية. أما بالنسبة للإطار النظري، فإننا نتبنى هنا نظرية الترجمة الأدبية.

في هذا السياق، نعطي مثالا على قصيدة للشاعر الأمازيغي علي صدقي أزيكو بعنوان " ادجر ن دونيت" (جار الحياة)، التي ترجمها الروائي والشاعر المغربي محمد خير الدين.

La problématique prégnante qui nous interpelle dans cette réflexion est de chercher à savoir si la traduction de la littérature orale marocaine, particulièrement amazighe, se manifeste uniquement sur le plan de la reproduction et de la transposition, ou bien si cette traduction pourrait être considérée comme la création et la naissance d'une nouvelle œuvre littéraire portant de nouvelles valeurs esthétiques, s'inscrivant dans le contexte de la culture d'accueil notamment arabe et/ou française.

Dans le cadre de la traduction de la littérature marocaine d'expression amazighe, il s'agit de mener une réflexion sur le problème de la fidélité, notamment dans les textes de la littérature orale amazighe déjà traduits en arabe ou en français. Il est question également de vérifier si cette fidélité concerne seulement le niveau lexicologique et/ou sémantique, ou bien elle prend en considération les éléments permettant une bonne réception de l'œuvre amazighe orale dans le contexte et la culture arabes et/ou français.

Or, nous inscrivons ce travail dans le cadre méthodologique de la recherche fondamentale descriptive, dans un premier temps, et comparative et analytique dans un deuxième temps. Quant au cadre référentiel théorique, il s'agit de la théorie de la traduction littéraire.

Prise de vue

Vu sa situation géographique, son rapprochement et son ouverture sur les autres continents, nous assistons au Maroc à un panorama culturel riche et divers où l'interaction des cultures arabe, amazighe, française, anglaise et espagnole inscrit le Maroc dans la dimension du multiculturalisme. Ce dernier donne naissance à une diversité d'œuvres d'inspiration culturelle différente, de genres et de courants littéraires qui structurent l'écriture marocaine.

Au Maroc, la communauté amazighe constitue plus de la moitié de la population. L'oralité et la parole sont mises en exergue pour structurer l'imaginaire amazighe et gérer les relations quotidiennes de cette communauté. Alors, qui dit littérature amazighe, dit oralité. En effet, cette oralité est ancrée foncièrement dans la tradition. Elle appartient à la littérature amazighe populaire qu'on pourrait opposer à la littérature écrite savante. Souvent la littérature amazighe, surtout la poésie, est chantée ou récitée. C'est un espace où le papier et l'encre sont absents. Autrement dit, une littérature trop liée à la mémoire, au chant, à la musique et à la danse plus qu'à l'écrit. Ses supports sont la voix, la parole, l'instrument musical, le mouvement du corps. Cette littérature amazighe orale instaure des normes rituelles, stylistiques et sociales.

Les composantes de cette oralité se manifestent notamment dans les inflexions de la voix, les intonations, les silences, les réactions des auditeurs, les états d'âmes du poète, le genre de fête, de rencontre et de rite. Ses genres sont divers, entre autres, les contes, les poèmes, les fables, les récits de voyage, les devinettes, les chants, les dictons, les proverbes. Ce qui montre également le caractère oral de cette littérature est la difficulté de fixer par écrit cette oralité: les diverses normes de transcription au niveau des trois codes de l'écriture arabe, latin et tifinaghe. Autrement dit, l'absence au début d'un code scriptural clair, net et bien défini officiellement pour transcrire la littérature amazighe orale.

Il existe au Maroc plusieurs parlers amazighs qui montrent cette oralité. *tarifit*, *tachelhit* ou encore *tamazighte* sont des variantes linguistiques fragmentées. Elles poussent les linguistes berbérissants à fournir plus d'efforts pour standardiser et normaliser l'amazighe. Malgré ces efforts de standardisation et de volonté de passage à l'écrit, les artistes, les écrivains et les poètes continuent à écrire et à composer dans leur parler local. Cependant la littérature amazighe consiste souvent à être lue et écoutée. Par conséquent, le poète notamment n'est poète que devant son auditoire. Il est vrai que transcrire est un besoin vital et urgent, mais ses formes, sa ponctuation, sa spatialité l'empêche d'exprimer l'aspect oral de ce génie littéraire.

Or, la fixation par écrit de cette littérature s'impose pour défendre cette culture, cette langue et cette identité. Mais la fixation du patrimoine amazigh se fait-il seulement par passage vers l'écrit ? Qu'en est-il de traduire cette littérature orale vers d'autres langues pour contribuer à sa préservation et sa fixation ?

Problématique

Mener une réflexion sur la traduction de la littérature amazighe orale est dû d'abord à la principale forme qui témoigne de l'ancienneté et de la pérennité de la culture d'une société bel et bien orale. Ensuite à la langue amazighe qui véhicule des cultures traditionnelles propres à diverses régions. Elle est le vernaculaire d'une littérature orale très riche représentée par des genres littéraires aussi bien prosaïques que poétiques. Egalement, parce qu'elle porte des valeurs aussi bien esthétiques qu'informatives qui incitent à des réflexions sur le plan de la traduction. Enfin parce que la traduction de la littérature orale amazighe contribue à élargir et à renouveler l'univers du sensible et de l'imaginaire de la culture amazighe. En outre, elle fait rayonner la transmission de la forme littéraire orale et maintenir vivant le patrimoine.

Il s'agit de tenter de savoir la manière par laquelle l'âme et la mémoire amazighe peuvent être rendues par la traduction dans la langue française. Ceci en projetant la lumière notamment sur les traductions des productions littéraires amazighes, et de mener une étude critique de ces traductions en vue d'en dégager aussi bien leurs avantages que leurs inconvénients.

Dans cette perspective, nous donnons l'exemple d'un poème composé par le poète amazighe Ali Sidki Azaykou intitulé « adjar n tudert » (voisin de la vie) (Ali Sidki AZAYKOU, 1988 : 45), traduit par le romancier et poète marocain Mohamed Khair-Eddine (Mohammed KHAIR EDDINE, 1980 : 8).

<i>Adjar n tudert</i>	<i>Voisin de la vie</i>
<i>gix adjar n tudert</i>	Je suis voisin de la vie
<i>ur iyi tuqqir</i>	elle ne m'a guère épargné
<i>tusi yyi tegi y idammen</i>	elle m'a pris et plongé dans le sang
<i>n willi ddernin</i>	des vivants
<i>nsu gisen imik</i>	j'en ai bu peu,
<i>issery y wul inu takat</i>	mais la vie embrase encore mon cœur
<i>riy ur dari</i>	je désire et n'ai rien
<i>yaggug ufus amanar</i>	ma main est loin de Vénus
<i>nzî d ixef inu</i>	je me combats, me ressaisis,
<i>tīdaf ur a tent neqqay</i>	mais, quel saisissement ?

<i>amalu n tudert negat</i>	je suis l'ombre de la vie,
<i>d ifeckan n qid</i>	une roncière en flammes
<i>had amarg ur ax ujjin</i>	voilà ! Le don m'agite,
<i>isekraf rkemen</i>	les entraves s'effritent
<i>meqqar nesker wiyjad</i>	et quand bien même en tresserais-je
<i>leħrir ay a tellemex</i>	des neuves et de soie résistante,
<i>wanna ur igerden</i>	je serais encore cet indomptable
<i>han tammara tusit</i>	proie aux ériges !
<i>ur jjun yufi</i>	celui-là qui se trouve jamais
<i>mad asen ittekkisen fad</i>	à se désaltérer
<i>nekki gix aheyyađ</i>	je suis l'errant
<i>ur salax ad allax</i>	qui ne verse point de larme
<i>taťesa nu ur ttegguz</i>	et si mon rire n'éclate pas
<i>ur tusi fiżuran...</i>	c'est qu'il est dépourvu de vraies racines

Pour cerner la problématique de la littérature orale amazighe, nous mettons en exergue un modèle théorique de la traduction littéraire élaboré par Judith Woodsworth (1988 : 115-125). C'est un modèle traductologique qui consiste à examiner la traduction littéraire sous un autre angle: celui du sujet traduisant — le traducteur étudié de façon systématique et descriptive à la lumière des différentes théories de la traduction existantes.

Nous avons adopté ce modèle et nous l'avons transposé à la traduction de la littérature amazighe pour illustrer et expliciter quelques problèmes traductionnels. Le poème amazigh ci-dessus, traduit par le poète, romancier et traducteur Mohammed Khair-Eddine, en constitue l'exemple illustratif.

Pour recréer ce poème et l'inscrire dans le code littéraire d'accueil qu'est le français, Khair-Eddine a procédé par quelques techniques et stratégies de traduction concernant tantôt les rajouts tantôt les suppressions. Notamment, le rajout de l'idée de l'opposition explicite dans le coordonnant « mais » et l'idée de la continuité suggérée par « encore » dans :

Issery ul inu takat / mais la vie embrase encore mon cœur.

L'idée de « la vie » suggérée par l'ensemble des vers est mentionnée par le syntagme « la vie » rajouté à la traduction. Khair-Eddine a recours aussi à l'adaptation poétique pour faire de sa traduction un poème et non seulement une simple traduction. Dans « amalu n tudert negat », le poète d'origine emploie « je » amplifié, explicite en amazighe par « neknni », dans le poème « nega t » (nous le sommes), pour exprimer la modestie, voire la grandeur du poète dans sa société quand il se voit infligé des douleurs. Khair-Eddine, lui, opte dans sa traduction pour l'emploi de « je » émanant du « moi » parlant. D'ailleurs c'est un procédé utilisé par Khair-Eddine pour éviter toute ambiguïté qui résulterait de la traduction de « nega t » par « nous le sommes ». Encore, le poète-traducteur a-t-il traduit « amarg » (amour, passion) par « le don » pour des raisons poétiques. Il en est de même dans « ur salay ad allay » (je n'ai pas le temps pour pleurer) qui est traduit poétiquement par « qui ne verse point de larme ».

Or, si Vinay et Darbelnet se basent sur la linguistique contrastive pour élaborer une théorie de la traduction, Mounin se base sur la linguistique, et Nida s'appuie sur le contexte culturel. Quant à Woodsworth, elle focalise son attention sur le sujet traduisant pour expliquer la traduction de la littérature et élaborer une base théorique en matière de traduction littéraire. Pour élaborer sa théorie, Woodsworth s'inspire des recherches des théoriciens littéraires notamment Gideon Toury, James Holmes, José Lambert qui ont abordé la traduction littéraire d'une manière systématique et théorique. Ils insistent aussi bien sur le texte d'arrivée comme priorité pour le traducteur littéraire, que sur l'étude de la traduction comme produit et résultat, et non comme processus. C'est ce qui explicite l'importance donnée à l'aspect poétique du poème traduit par Khair Eddine. Il a privilégié l'esthétique du poème obtenu plus que le processus traduisant.

Khair-Eddine s'inscrit alors dans une théorie descriptive et historique qui étudie les traductions en rapport avec les normes littéraires du système qui les assimile. Il rejette la traduction basée sur la linguistique contrastive ou sur la stylistique comparée ou encore la sociolinguistique qui focalisent le texte et la culture du départ. La preuve en est son recours à l'équivalence lorsqu'il traduit « amanar » par « Venus ». Khair-Eddine fait appel à la culture cible pour en puiser la notion équivalente à celle de « amanar ». Alors, Khair-Eddine est sur la voie de Woodsworth pour qui, il faut avoir en matière de traduction de la littérature des liens étroits entre le sujet traduisant et l'auteur de l'original, parce qu'il traduit avec affinité, amour, enthousiasme et dévouement.

Dans le même sens, nous évoquons l'exemple du poète Edgar Poe qui a été traduit par des poètes français dont les traductions les plus connues sont celles de Charles Baudelaire. Ce dernier traduisait Poe parce qu'ils se ressemblaient quant à leurs idées, leurs pensées et leurs inspirations. Egalement Poe a été traduit par Mallarmé et Valéry. A base de ces réflexions, nous soulevons et exposons quelques problèmes de la traduction de la littérature amazighe.

Quelques problèmes de la traduction de la littérature amazighe orale et écrite : cas de la poésie

L'avènement du multiculturalisme, qui remonte à la fin du XX^{ème} siècle, a fait proliférer les recherches qui mettent au point des procédés permettant le franchissement des frontières linguistiques. Autrement dit, les recherches en matière du multiculturalisme ont promu les techniques et les moyens de transgresser les barrières qui emprisonnaient une œuvre littéraire donnée dans un espace déterminé, et qui n'est accessible qu'à un lectorat. Dans ce sens, la traduction de la littérature amazighe et les contraintes qu'elle soulève subsistent encore, seulement ces contraintes sont traitées actuellement dans une perspective qualitative.

Or, l'entreprise de transmettre la parole amazighe orale ou écrite s'avère difficile et périlleuse, parce que l'aventure traductionnelle ne se réduit pas seulement au simple phénomène de traduire une production littéraire amazighe, mais elle consiste aussi à mettre en évidence la situation discursive du produit littéraire et son contexte socio-historique. Notamment, le système des déictiques dans le poème de Azaykou et sa traduction : dans la langue amazighe, les pronoms personnels sont parfois ambigus quant à leur traduction :

- Tantôt attachés au verbe : « tusi yyi » (elle m'a pris)
- Tantôt implicites : « riy » (je désire)

Par la suite, elle consiste à décrypter le sens métaphorique qui sous-tend la littérature amazighe :

- « ur iyi tuqqir » (elle ne m'a pas ménagé) renvoie à la souffrance affligée au poète par la vie
- « issery γ wul inu takat » (il a enflammé mon cœur) renvoie également à la souffrance du poète, seulement ici exprimée par une autre image

Ceci indique que l'opération traduisante littéraire amazighe nécessite aussi bien la recherche des équivalences formelles et des structures linguistiques, que la recherche des équivalences fonctionnelles relevant de l'arrière plan culturel de la langue cible :

- « nsu gisen imik » : « nsu » (nous buvons) traduit par « j'en ai bu peu ».
« je » choisi par Khair Eddine à la place de « nous » utilisé par Azaykou.
- « nzi d ixef inu » (nous sommes fâché de moi) structure amazighe de Azaykou traduite par le traducteur par « je me combats, je me ressaisis »

C'est dans cette perspective que la théorie de l'équivalence de Nida : (Nida, 2001) s'oppose à celle de Georges Mounin (1986 : 7) qui stipule que la traduction est une affaire de la linguistique. Par conséquent, la distinction entre la simple traduction

d'un texte quelconque de celle qui devrait véhiculer un texte littéraire et artistique demeure nécessaire et primordiale.

Dans la langue française, l'interprétation herméneutique ne serait jamais identique aux structures de la langue amazighe, et qui paraissent faciles à traduire, pour la simple raison que la production littéraire amazighe est pleine de sens symboliques. Il faudrait plutôt parler de la signification et de la charge culturelle dans la langue cible, parce que la traduction de la littérature amazighe exploite aussi bien les ressources linguistiques que culturelles. Or, ce qui est associé dans la langue et la culture amazighe ne pourrait pas l'être dans la langue de traduction, il s'agirait alors de nouvelles associations. Or, le sens latent que le poète Azaykou vise à véhiculer dans le contexte culturel qui lui est propre est menacé par la traduction littérale, parce que ce contexte culturel n'est pas conforme aux normes adoptées dans la langue/culture cible où devrait fonctionner la production littéraire amazighe.

Même si le modèle théorique traductionnel de Woodsworth vise la reproduction de la symbolique et tente d'être fidèle pour produire le même effet sur le lecteur-récepteur que la langue et la lecture source, ce problème de la situation discursive¹ dans laquelle est produite l'œuvre source demeure l'apanage de l'activité traduisante de la littérature amazighe.

Vers la fin du siècle dernier les recherches traductologiques étaient prolifères en matière de littérature orale et écrite. Ayant pris conscience de l'insuffisance de la théorie de la traduction littérale, des traductologues, entre autres Nida, développent la théorie de l'équivalence fonctionnelle. Parce que la traduction d'un produit littéraire se trouve confrontée à un lecteur/récepteur dont l'arrière plan culturel et cognitif est forgé par la culture qui lui est propre : c'est sa culture-mère. D'ailleurs ce qui explique la traduction de Khair-Eddine en traduisant « amanar » par « Venus ».

Traduire la littérature amazighe orale et/ou écrite consiste donc à mener le processus d'interprétation (Marianne Lederer, 1994 : 32, 37) pour pouvoir faire comprendre et véhiculer le mode de pensée émanant du texte/culture source qui est inconnue au lecteur :

- « nekki gix aheyyaḍ » (moi, je suis fou)
- « ur salax ad allax » (je n'ai pas le temps pour pleurer)

Si Azaykou se voit comme un poète « fou » « aheyyaḍ », le poète Khair Eddine interprète « aheyyaḍ » comme un errant, selon la vision poétique de Khair Eddine. Ce dernier continue à traduire en considérant le poète « fou » comme poète « errant » : il ne s'agit pas de celui qui n'a pas le temps pour pleurer, mais de celui

¹ Elle est dite également situation communicationnelle, situation discursive, situation contextuelle ou encore contexte situationnel. Ce sont les conditions qui président à l'émission d'un acte de parole.

qui ne verse pas de larmes. D'ailleurs, Khair Eddine, dans sa traduction, investit un champ lexical propre à la poésie et qui relève des traits inhérents aux poètes : errance, larmes, etc. Il en est de même dans les vers 13 ; 16 ; 20.

D'où l'idée que la traduction de la littérature est une traduction utilitaire, c'est une transposition créatrice d'un texte littéraire oral ou transcrit. Puisqu'il s'agit alors de la recreation littéraire, la traduction de la littérature exploite les apports des autres disciplines connexes, notamment l'herméneutique, l'esthétique, la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, ou encore l'histoire.

Ces disciplines connexes sont au service de la traduction et des traductologues en vue d'élaborer et de mettre au point une méthodologie appropriée pouvant garantir l'aboutissement de l'opération traduisante en permettant de transposer la symbolique et la métaphore lors de la traduction de la littérature orale et écrite, même si c'est cette symbolique qui fait l'originalité de l'œuvre à traduire. C'est cette originalité propre à chaque œuvre qui constitue la problématique traductionnelle selon laquelle le traducteur est souvent devant la contrainte de chercher et de savoir comment gérer et concilier les contradictions, voire concilier l'inconciliable.

Or, lorsque Khair Eddine transpose le poème « Adjar n tudert » vers le français, il traite les éléments structuraux de l'opération traduisante par le truchement d'une poétique de la traduction amazighe. Dans le cadre de cette poétique, Khair Eddine, en tant que poète amazighe et traducteur, tient compte de ce qui fait l'esthétique de l'œuvre amazighe originale, sa situation discursive et socioculturelle, aussi l'effet produit par la poésie amazighe sur le récepteur amazighe.

Par conséquent, le traducteur est convié à bien maîtriser les soubassements et le fonctionnement de la culture amazighe dans laquelle l'œuvre littéraire est produite. De ce fait s'impose la théorie de l'adaptation traductionnelle selon laquelle la traduction se révèle une sorte d'adaptation de l'œuvre littéraire à un autre environnement culturel qui va de pair avec la bonne connaissance de l'esthétique, de la poétique et de l'effet du produit littéraire amazigh sur le lecteur dont la langue/culture amazighe est la langue mère.

Quelles stratégies pour la traduction de la littérature amazighe?

Dans le domaine de la traduction de la littérature, on assiste d'un côté à la traduction susmentionnée en l'occurrence la traduction par adaptation, et d'un autre côté à la traduction littérale, dite mot à mot.

Dans le cadre de la traduction par adaptation, les éléments propres au texte littéraire amazighe - source- de départ sont substitués dans la traduction à des éléments propres au système linguistique et culturel cible :

- L'agencement syntaxique :

La traduction de la littérature orale amazighe : quel modèle traductionnel ?

« amalu n tudert nega t » (l'ombre de la vie nous le sommes) traduit par « je suis l'ombre de la vie ». Adaptation des pronoms personnels et changement de la place dans le vers du syntagme « nega t » : dans le vers amazighe, il est à la fin ; dans le vers français, avant le verbe.

- Type de phrase et ponctuation :

« tiɖaf ur a tent neqqay » syntagme affirmatif traduit en un syntagme interrogatif

- Coordination :

L'ajout d'un coordonnant dans les vers français, alors qu'il n'existe pas dans les vers amazighes sources : issery γ wul inu takat/ mais la vie embrase encore mon cœur

tiɖaf ur a tent neqqay/ mais, quel saisissement ?

Le traducteur a recours à ce genre de traduction lorsqu'il affronte des difficultés surgissant à cause des spécificités amazighes, relatives à la langue de l'œuvre traduite. Par conséquent, sans adaptation, la fidélité littérale rendrait l'œuvre incompréhensible pour le lecteur et le public ciblés.

Les teneurs de la traduction mot à mot prêchent la fidélité tant que possible en vue de sauvegarder ces éléments spécifiques à la culture amazighe, même si cette méthode présente l'inconvénient du rejet du texte traduit par le lecteur-cible qui ignore la culture amazighe sous-tendant l'œuvre littéraire traduite. Malgré cet inconvénient, la traduction littérale contribue à véhiculer et à faire connaître les composantes culturelles et esthétiques de la langue source, voire exercer un impact sur les normes de la langue cible.

En général, les deux genres de traduction, en matière de la littérature, cherchent l'équivalence esthétique, seulement la première s'intéresse à un public plus large, alors que la deuxième à un public plus restreint : c'est le public averti et initié à la réception d'une culture qui ne lui est pas propre.

Même en cherchant des équivalences, qu'elles soient sémantiques, stylistiques ou pragmatiques, ces derniers devraient garantir l'identité de la réception de l'œuvre littéraire amazighe et de sa traduction sur le plan herméneutique. C'est que cette lecture herméneutique réservée à des avertis aptes à appréhender le contexte discursif et culturel de l'œuvre amazighe ainsi créée dans un entourage étranger et qui sera connue par le lecteur. C'est dans ce sens que tout lecteur pourra interpénétrer les différents courants d'idées par le biais de la traduction qui garantit le transfert des valeurs culturelles et esthétiques.

La théorie de l'adaptation dans la traduction de la littérature donne souvent naissance à une assimilation de l'œuvre d'origine. Cette dernière véhiculant des valeurs culturelles et esthétiques données, s'en attribue d'autres qui sont propres au

public ciblé. Alors, étant vecteur d'un ensemble de valeurs, la production littéraire amazighe se retrouve réécrite autrement.

Ces considérations laissent des traductologues prôner la traduction libre qui consiste à transposer une production littéraire d'une langue à une autre. Ainsi la traduction de la littérature amazighe permet-elle d'interpréter et de lire l'implicite par le biais de l'explicite et des éléments connus de l'expérience quotidienne du lecteur. L'inconnu est transféré vers et par le connu, c'est de cette manière que les éléments et valeurs esthétiques et culturelles amazighes s'infiltrèrent dans un contexte qui ne leur appartient pas, mais s'y installent bel et bien. La traduction du produit littéraire amazighe se charge en plus de sa fonction communicative du transfert des valeurs et éléments culturels indispensables pour l'univers sémantique de l'œuvre littéraire.

A l'encontre de la langue quotidienne où tout est interprété littéralement à l'aide de la situation de communication, la littérature amazighe, elle, donne naissance à de nouvelles situations fictives reflétant un mode de pensée et une vision du monde qui suscite l'intérêt du traducteur, et par la suite le lecteur pour les découvrir et les explorer. Ceci n'est atteint qu'en acquérant de l'expérience et en connaissant bien le monde. Etant basée sur les éléments relevant de la réalité, l'appréhension d'une œuvre traduite est mise à la lumière de cette expérience et obéit à des interprétations multiples.

En traduisant la littérature amazighe, le traducteur est appelé à examiner minutieusement tous les sens latents plus ou moins révélés notamment par des images littéraires. Ceci parce que le traducteur de la littérature crée un environnement esthétique culturel nouveau découlant de l'œuvre amazighe source et imprégnant également sa traduction qui est destinée à un lecteur capable d'interpréter le texte et son contexte au sein de l'œuvre en question.

La tâche du traducteur de la littérature amazighe consiste alors à établir les liens qui unissent l'œuvre avec les œuvres de son époque et avec les courants littéraires propres à la langue et culture amazighes. Ceci pour transposer ces liens en un langage et une culture dont le caractère peut être différent, et qui emploie des normes propres à une autre culture et à une autre vision du monde.

La traduction de la littérature amazighe relève de l'herméneutique (Robert LAROSE, 1989 : 140, 141). Elle consiste à transférer les valeurs esthétiques et culturelles de l'œuvre. Ce transfert débute par identifier les sens des éléments du texte amazighe. Ensuite rechercher, interpréter et développer leur symbolique. Modifier le sens par suppression de l'un des éléments sémantiques du texte du départ, ou ajout d'un sens nouveau propre à la culture de la langue cible. Enfin remplacer d'une manière ou d'une autre les éléments sémantiques du texte de départ par d'autres, plus ou moins équivalents.

En outre, le traducteur de la littérature amazighe est convié, dans le cadre d'une lecture plurielle, à procéder à une étude thématique du texte amazigh en parallèle

avec son canevas contextuel relevant des conditions historiques de sa production. De ce fait, le traducteur de la littérature amazighe visera non seulement le sens littéraire mais également le sens extra-littéraire (Marianne Lederer, 1994 : 15, 37). Autrement-dit, il ne s'agit pas seulement de passer du code linguistique amazighe à un autre mais de savoir interpréter tout un réseau sémantique littéraire qui ne s'offre que lorsque le traducteur interroge dans le produit littéraire amazighe tout ce qui relève de l'historique, du social, du culturel, enfin du textuel et de l'extratextuel. Dans ce sens Marianne Lederer écrit : « Fondamentalement, pour le traducteur, un texte est fait des connaissances linguistiques et extra-linguistiques [...]. Le texte étant l'objet et la raison d'être de la traduction [...], il faut dès le départ faire le partage entre la langue, sa mise en phrases et le texte ; car si l'on peut "traduire" à chacun de ces niveaux, l'opération de traduire n'est pas la même selon que l'on traduit des mots, des phrases ou des textes » (Marianne LEDERER, 1994 : 13).

Conclusion

Traduire la littérature amazighe est le voyage des mots d'un monde connu et authentique, considéré comme modèle de base dans la langue et le texte, vers un monde étranger au premier et dans lequel le mode de penser et la vision du monde déterminent le modèle de base de ce dernier.

Ce voyage traductionnel de la littérature amazighe – source – vers la littérature cible ne serait possible que par la quête de l'équivalence sur les plans métaphorique et culturel dans le monde cible. Pour accéder à l'équivalence, il s'agirait d'étudier l'extratextuel propre aux mondes différents, aux deux cultures différentes, langue amazighe et langue cible : la langue, la littérature, la tradition, les conditions de la production du texte, l'auteur, les courants littéraires de son époque, l'effet produit par l'œuvre sur le lectorat dans le pays d'origine.

Il est à noter que ces mêmes éléments de la langue et culture amazighes doivent être pris en considération par le traducteur dans le monde et culture d'arrivée. Ceci pour pouvoir établir les équivalences et les sens métaphoriques objet de la quête du traducteur de la littérature amazighe.

Bibliographie

AZAYKOU, A. S. (1988), *Timitar*, Édition Okad, Rabat.

LAROSE, R. (1989), *Théories contemporaines de la traduction*, Presses de l'Université de Québec, Québec, 2^{ème} impression, Février 1992.

LEDERER, M. (1994), *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, Paris, Hachette.

MOUNIN, G. (1986), *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.

NIDA, E. (2001), *Contexts in translating*. - Amsterdam: J. Benjamins.

SELESKOVITCH, D. et LEDERER, M. (2001), *Interpréter pour traduire*, Paris, Editions Didier.

KHAIR EDDINE, M. (1980), *Timitar (signes)*, Traduit par in Journal Al Maghrib du 21/22 décembre 1980.

WOODSWORTH, J. (1988), « *Traducteurs et écrivains : vers une redéfinition de la traduction littéraire* », in TTR : traduction, terminologie, rédaction, vol. 1, n° 1.